



# *Reborn*

*Sauve-moi*

*Lyse Williams*



Lyse Williams

Reborn

*Sauve-moi*



© Lyse Williams, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5149-1

**Librinova**”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.



*Pour Audrey, ma sœur.*

*Mieux vaut un cœur brisé que pas de cœur de tout.*

*Doctor Who.*



Iris.  
Il y a un an.

*Je fais face à cet homme, à moitié nue et terrifiée, mais je ne le montre pas. Dans cette guerre psychologique mes seules armes sont : ne jamais pleurer, ne jamais supplier, ne jamais me rendre, ne jamais abandonner le combat.*

*L'homme prend place sur le matelas crasseux qui me sert de couche. Son corps est proche du mien, pourtant il semble à mille lieux d'ici. L'intru ne me regarde pas, détourne presque le regard, comme s'il s'excusait d'être dans cette pièce en cet instant. C'est une première pour lui, pour moi aussi. Je n'ai pas l'habitude de ce genre de comportement. Cela me déstabilise, mais je reste ferme et ne bouge pas.*

*— Je ne te toucherai pas. Mais je ne t'aiderai pas.*

*— Développes.*

*Mon ton est dur, ma voix ne tremble pas. J'ai appris à maîtriser mes émotions depuis des années.*

*— Je ne te toucherai pas. L'idée même me répugne, je ne te veux aucun mal. Mais je ne t'aiderai pas. Je suis lâche. Je ne peux pas bousculer ma vie, pour te venir en aide.*

*— Ça me va. Je n'ai pas besoin qu'on me vienne en aide.*

*L'homme semble déstabilisé par mon aplomb et mon calme. Il ne croise toujours pas mon regard, laissant ses yeux détailler la pièce sordide dans laquelle nous nous trouvons. J'en profite pour l'observer. Jeune, bien habillé, belle montre, il détonne un peu dans ce décor.*

*— J'aimerais que nous parlions. Nous allons être coincés ensemble deux heures, et j'ai besoin de me confier.*

*— Il y a pire qu'écouter un type bizarre parler. Si tu savais. Ce qui m'étonnes, c'est qu'un homme se donne tant de mal afin de m'atteindre, pour finalement taper la causette. Dans le monde réel n'y a-t-il pas des psys pour cela ? C'est*



moins risqué et même remboursé par la sécurité sociale si ma mémoire est bonne.

Je souris à mon propre cynisme. À ma remarque, l'homme semble enfin se détendre un peu. Ses épaules retombent légèrement. Pour la première fois il croise mon regard. Il me sourit, un sourire douloureux.

— Je vais te raconter mon histoire.

Et c'est ce que cet homme fait. Là, dans cette chambre sordide d'un chalet isolé, il me raconte son histoire. Celle qu'il taisait à tous, parfois même à lui. Il me parle de son enfance, écartelée entre une mère dépressive et un père violent. Il me raconte comment sa petite sœur a choisi le suicide, afin d'échapper aux viols répétés de leur père. Il me confie le sentiment de culpabilité qui ne le quitte plus désormais. Il n'a rien vu, rien deviné, rien su, jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Depuis, il le sait, une partie de lui-même a disparu, la meilleure me dit-il. Puis cet homme me parle du chemin escamoté qu'il a dû emprunter afin de venir jusqu'à moi. Il me murmure sa peur tribale d'être comme son père. Il me confie que sa femme est enceinte. Ce déclencheur a poussé ce jeune avocat à mettre en péril sa carrière et sa vie, afin de me rencontrer. Il est terrifié à l'idée de faire du mal à son enfant, il est rongé par la peur d'être comme son monstre de père. Je suis son test et il l'a réussi. S'il avait eu envie de me toucher, il aurait quitté sa femme, afin de la préserver de sa perversité. Elle et son enfant à naître sont tout ce qui compte dans sa vie.

Alors que cet homme parle, je devine son soulagement. Il a vaincu ses démons, qu'ils soient réels ou non. Puis l'homme se détend. Il me complimente, me dit qu'il me trouve belle, puis il s'excuse. Je lui demande d'arrêter. Je ne supporte pas la pitié que je lis dans ses yeux. Cela le fait rire nerveusement, puis pleurer, de soulagement certainement. Après quoi, je prends la parole. Il me questionne, il veut tout savoir. Alors, je lui confie mon plus grand secret. Celui que je dois taire à tous. Je lui parle de ma fuite, celle que je prépare depuis des mois et que je mettrai à exécution dans une année. Je lui confie que j'attends une occasion, afin de ne pas mettre mon plan en échec. Il acquiesce, comprenant sûrement que la fuite est ma seule option. Nous nous chamaillons, moi la jeune femme forte, ne souhaitant pas sa compassion, et lui, l'homme perdu qui vient de mener la plus grande bataille de sa vie. Cela le fait rire, et je souris. Je me montre sarcastique et cela l'amuse beaucoup. Deux heures durant, nous échangeons comme deux personnes banales. Puis il faut se séparer. Il me



*demande de garder l'espoir, je lui demande de prendre soin de son enfant. Nous nous quittons ainsi, sur quelques mots. Lui retournant à son paradis, tandis que je rejoins mon enfer personnel.*

*Je n'ai jamais revu cet homme, mais j'ai souvent pensé à lui depuis que l'opportunité tant attendue s'est présentée...*



## Iris.

Je suis repliée dans un coin de ma chambre. Mon père vient de me punir, encore. Je passerai donc le prochain weekend au chalet, coupée de tout. Une fois encore, en entendant la sentence, je n'ai pas pleuré, pas une seule larme. S'il peut me punir comme bon lui semble, jamais je ne le laisserai deviner mes faiblesses. Et pour être honnête, du haut de mes 17 ans, j'ai pris l'habitude des cris de mon père, de ses punitions. Je peux même deviner à quel moment précis, il hésite à me gifler, rien qu'en observant les traits de son visage. Je suis douée pour lire en lui et jamais je ne le laisserai gagner cette guerre que nous nous menons.

Il a enfin quitté ma chambre, non sans claquer la porte. À présent je compte dans ma tête. Une fois à 5000, je pourrai quitter cette pièce et aller embrasser Batiste, mon petit frère. Il ne dormira pas, parce qu'il m'attend, comme chaque soir. Je lui dirai que je l'aime, et l'embrasserai. Il me fera sourire et toutes mes douleurs seront oubliées, l'espace d'un instant. En attendant je compte. 5000, c'est le chiffre après lequel je suis certaine que mes parents dorment. 5000, c'est aussi le temps qu'il me faut pour interioriser ma colère face à la punition arbitraire que mon père m'a infligé. Je refuse que Batiste me découvre dans cet état de colère, de rage et de dégoût. Demain je rejoindrai le chalet, et là, je laisserai exploser toute ma rage. Au cœur de cette cabane isolée, sans eau ni électricité, il n'y aura que moi, mes angoisses et eux. Je n'ai aucune idée de ce qui m'attend cette fois-ci, mais il est certain, qu'une fois encore, j'en reviendrai brisée. Pourtant personne ne le devinera, je le cacherai à tous. Surtout à Batiste et ma mère.

Je soupire et déglutis. 4997, 4998, 4999, 5000. Mon corps est engourdi par mon immobilité. Je commence par tendre le bras et allumer ma veilleuse. Le rayonnement est faible, mais la veilleuse, pour enfant, projette au plafond des images liées à la mer. Des vagues, du sable, du soleil, des glaces à l'italienne. Je connais ses images par cœur, elles m'apaisent et me permettent de garder espoir. Je me redresse sur mes deux jambes et me dirige vers mon bureau. Là, sur le dossier de la chaise, trône négligemment mon jeans, ainsi que mon gilet. Je les enfilerai tout en scrutant ce bureau, qui n'en a que le nom. Ce meuble, autrefois



bureau, est à ce jour devenu catalyseur de ma colère. Je me souviens encore de la fierté de ma mère lorsqu'elle m'avait offert ce meuble moderne, aux couleurs pastel. Depuis je l'ai repeint en noir, comme la totalité des murs de ma chambre. Cette pièce que je déteste est à l'image de mon âme : sombre. J'ai bien changé. Le petite fille, gaie et vivante, qui portait des robes colorées, a laissé place à une adolescente renfermée, toujours vêtue de noir. Maman croit que je suis dans une période gothique, mes professeurs pensent que je subis la crise de l'adolescence, les psychiatres assurent que je vais bien, et moi, moi je me terre dans le silence. Toutes ces suppositions ont beaux être fausses, elles me permettent de cacher la vérité au fond de mon cœur. Le silence est plus réparateur que les mots, je l'ai appris à mes dépends. Maman essaye pourtant. Parfois, elle vient dans ma chambre pour discuter, elle aborde toujours des sujets légers, les garçons, les cours, mais à chaque fois elle se heurte à mon silence. Alors, comme toujours, elle me propose de mettre des cadres pour habiller les murs de ma chambre, ce à quoi je réponds : « *qu'étaler un bonheur factice ne m'aidera pas à m'ouvrir au monde* ». Elle fait son possible pour me comprendre, mais n'y parvient pas. Comment le pourrait-elle ? Ce n'est pas tant qu'elle soit une mauvaise mère, non, ma mère est une de ces mamans gâteau et sourire figé. C'est juste que depuis bien longtemps elle a délégué mon éducation à mon père et donc, a fini par ne plus me comprendre.

Je m'avance vers la porte à pas feutrés, je pose ma main sur la poignée et avec le plus de précaution possible, je l'ouvre. Je jette un œil depuis le balcon, aucune lumière, la maison est plongée dans l'obscurité et le silence. Je m'avance vers la rambarde et cligne des yeux, pour vérifier qu'aucun rai de lumière ne s'échappe de sous la porte de la chambre de mes parents, un étage plus bas. Cette maison est à l'image de mon père. Une demeure au combien classique et luxueuse que j'ai en horreur. Nous vivons en banlieue Parisienne, un lotissement tranquille où toutes les pelouses sont vertes et les voisins souriants, voir avenants. Ce lotissement c'est comme une réunion d'anciens élèves, chacun sourit, se montre poli, mais cela n'empêche pas que tout le monde critique tout le monde. L'hypocrisie est de mise dans ces endroits huppés, hélas, ce n'est pas ma conception de la vie.

Mon père est procureur, il vise un siège de sénateur à la prochaine élection. C'est pourquoi il a choisi cet endroit pour installer sa famille. Maman, elle, ne travaille pas et aux yeux de tous nous sommes un symbole d'épanouissement. Une famille de rêve. Mon père est un homme fier, il aime afficher sa réussite.



Lui, fils illégitime, issu d'une famille modeste, a réussi par la force de son ambition, comme il aime à le rappeler. C'est pourquoi il affiche ce qu'il considère comme réussite aux yeux de tous, belles voitures, belle maison, vacances de rêves, jolies maîtresses. Il ne se refuse aucun caprice. Maman sait pour ces autres femmes, souvent des étudiantes, mais elle ferme les yeux.

Je longe le balcon pour rejoindre la chambre de Batiste, même dans le noir, je me repère dans cette demeure sans encombre. J'en connais chaque recoin. Sa porte est fermée. Sans prendre la peine de frapper je l'ouvre. Je m'avance vers son lit et y prend place, assise, sur le bord. Je sais que mon frère attend que je lui raconte une histoire. Pour lui je crée des mondes de pirates et de princesses. J'invente des lieux imaginaires, où les dinosaures côtoient les fées. Pour lui, j'ouvre mon cœur et en retour, je l'écoute rire. C'est ça le seul bonheur de ma vie.

— Comment va mon moussaillon ?

Je chuchote et avance ma main pour lui caresser les cheveux en douceur. J'aime ce contact, il apaise tous mes tourments.

— Papa a crié fort ce soir.

— Je sais, mais j'ai fait une grosse bêtise.

Un sourire triste étire mes lèvres. C'est un mensonge, mais s'il permet de préserver mon frère, alors je n'hésite pas. Batiste a 8 ans, c'est un enfant gai et plein de vie. Il y a 4 ans les médecins lui ont diagnostiqué un diabète de type 2. Cela a bouleversé l'équilibre, déjà fragile, de la famille. Judith, notre mère, a reporté toute son attention sur mon frère, me délaissant un peu plus. C'est à ce moment que j'ai commencé à me rebeller. Mon père a alors décidé de prendre en charge ma crise d'adolescence. Aux grands maux, les grands moyens, tel est sa devise.

— Tu vas encore partir ce week-end ?

Au ton utilisé par Batiste je devine sa tristesse. Il n'aime pas rester seul, je le comprends.

— Oui mon cœur, je vais deux jours au chalet.

Un frisson de peur me parcourt mon corps tandis que je prononce ces mots.

— Tu vas me manquer, je peux venir ?